

FUGIT

Ça ressemble à un petit matin comme tous les autres. Le soleil perce délicatement à travers les lames en bois des persiennes fatiguées. Une pie jacasse au faîte d'un grand érable bercé au vent d'ouest, quelque part au loin. Des enfants de la campagne irradient leur joie de vivre dans vieux chemin de terre, bordé de hautes fougères, qui va se lover dans les blés déjà tiédés par le soleil levant.

Et le temps déroule son tapis de suie lumineuse...

Seulement voilà, ce n'est plus simplement une nuit qui est passée, c'est toute une vie. Ce matin-là, je suis subitement devenu vieux. Alors, je me demande comment tout s'est délité dans les fosses pélagiques du temps. À la différence des images des autres nuits que je gardais dans les fugitives réminiscences du retour à la conscience, chaque visage, chaque son, chaque battement de cœur que je perçois éclairent d'un faisceau fugace la tresse de mon existence bientôt terminée. J'ai tout d'abord un peu de mal à saisir les indices qui m'ont amené à ce point de réflexion, puis l'esprit s'éveille, tout en douceur. Les halos de brume nocturne se dissipent en laissant quelques traces du passé, des petits riens : l'image d'un ciel heureux, une lettre d'amour qui tombe d'un livre oublié ; le jouet cassé de l'enfant maintenant adulte ; une pierre descellée dans le vieux muret du jardin sur lequel je jouais au cow-boy ; l'écho des rires lors des anniversaires d'antan ; une photo floue de mes grands-parents dans un cadre bancal ; des nouvelles d'un être cher qui n'arrivent plus ; des noms que je n'entends plus prononcer par ma propre bouche, ni par d'autres bouches, ni par plus aucune bouche. Les mouvements de lèvres qui disparaissent, des sons qui disparaissent, des visages, des voix... tout disparaît.

Hier encore ma jeunesse était là, j'avais quinze ans, et ce temps-là semblait devoir durer toujours. Ce matin, je découvre que le temps ne s'est pas déroulé régulièrement, malgré l'impression que j'en ai eue, mais qu'il est passé soudainement de mon enfance à cet instant présent où je suis vieux. Et je me demande alors comment cette vie a pu s'écouler aussi rapidement. Pour m'assurer de la pertinence de ce trouble, il me suffit d'ouvrir la grande besace à souvenirs, d'en piocher un au hasard et de demander à ma mémoire combien d'années ont passé depuis. Il suffit d'appréhender la distance qui m'en sépare, de la voir s'étirer et rompre comme un fil d'épeire pressé par la rosée. Il suffit de ressentir le flou des images restituées, tant estompées par les ans. Il suffit de compter combien de temps il me faut pour réemboîter les différentes pièces du puzzle de tel ou tel souvenir, tandis qu'hier encore, il m'apparaissait instantanément dans sa panoramique intégralité. Au résultat trouvé, l'imminence de la chute ne se fait que plus présente. Alors, pour l'exorciser, je réécoute un disque des *Beatles* que j'adorais, je revois ce film qui m'avait ému quand je n'étais qu'adolescent, je relis une histoire de *Pepito* qui me faisait tellement rire ou ce livre de Jules Verne qui m'avait fait rêver. Enfin, tout ce qui m'a accompagné dans mon enfance et qui a construit ce presque vieillard, qui bientôt retournera dans la Boîte du néant.

Ce matin, je ressors délicatement d'une pile de vieux microsillons l'album *Live* de Chicago, gros coffret sorti en 1971. Son contact avec mes paumes me fait revivre l'immense bonheur de ce soir d'anniversaire où je le découvris, caché sous ma chaise. J'entends encore, en tendant l'oreille de ma mémoire, le brouhaha des voix de cette soirée familiale. À ce moment-là, je n'avais aucune idée de ce qu'était le temps et pourtant, chaque minute de cette époque était déjà une mèche fragile qui s'étiolait, imperceptiblement, de l'étoffe tressée de ma jeunesse. L'épais coffret, dont le blanc du carton a jauni lui aussi, réussit pour un bref moment à me faire percevoir l'écho des voix de mes parents, maintenant disparus à jamais.

1932-39-23

Vlanng, braoum... La vitre de la porte cochère vole en éclats, puis les cris dans la rue, juste en bas, et les rideaux de fer des magasins qui tombent précipitamment en un crissement suraigu. Des coups de feu résonnent dans la cour, mitraillettes et pistolets automatiques. Ils sont cinq qui tirent en l'air pour nous effrayer, pour qu'on s'éloigne des fenêtres, pour qu'on ne se mêle de rien, pour qu'on regarde ailleurs. Ils envahissent le hall de l'immeuble, se ruent dans l'escalier et montent les marches en cadence, frappant du talon. C'est un peloton des POUF (*Patrouilles de l'Ordre et de l'Uniformisation Française*). On le reconnaît à leur uniforme bigarré comme des aras amazoniens : blouson gris anthracite ; pantalon rouge et ceinturon en cuir rose avec boucle arc-en-ciel en métal ; haut-de-forme écussonné de jaune surmonté d'un large pompon vert fluo ; bottes noires à hauts talons et étriers étoilés ; des armes dans toutes les poches, cartouchière à l'épaule. Ce sont des bêtes à haine, les membres des POUF et je me demande si ces vêtements extravagants et baveux ne les rendent pas encore plus hargneux. Je les connais un peu ces méchants, étant déjà allé à leur QG. Ils avaient des questions à me poser sur mes activités mathématiques, mais des gentilles, heureusement pour moi ! J'ai déjà rencontré la brute hystérique qui commande cette section de mon arrondissement. C'est une espèce d'androgynisme au physique incertain, sans morale, avec droit de vie et mort sur tout le quartier, au point que même les FAEM (*Fractions Armées pour l'Éducation et la Morale*) en ont peur. Elle (ou il ?) s'appelle Dominique Arimana, créature au prénom épïcène, donc adéquat. C'est un roquet rageur,

asexué et fourbe, mauvais par nature, et assassin à ses heures.



La meute monte au cinquième, juste au-dessus de chez moi. Ils ont l'air d'être en route pour un safari humain, et j'ai bien peur qu'aujourd'hui ce soit le « gros Maurice » qui fasse office de gibier. Pourtant, tout ce qu'il peut avoir à cacher, c'est un vieux pistolet automatique presque rouillé, deux grenades au poivre, quelques bouteilles de rhum, trois magazines erotico-soft et un ou deux *lumen2*. Pas de quoi faire sortir « Satania » de sa caverne infernale, mais elle est pourtant là ! Ou alors, c'est qu'ils sont venus pour sa femme Rolande et ça, c'est très fâcheux.

J'applique mon œil au judas. Je les vois dépasser mon palier, bien disciplinés, avec Arimana qui ferme la marche. Elle regarde à droite et à gauche les portes closes et silencieuses, roulant des yeux comme une marionnette sur l'estrade de Guignol. Je peux vous la décrire en quelques mots : une tête de lamproie géante sur un corps de Robocop. Voilà, c'est exactement ça, Dominique Arimana. Un cauchemar vivant ! Et en plus de ce physique assez repoussant, elle ne dispose, comme la majorité des officiers des FAEM, que d'un vocabulaire aussi réduit que son intelligence. Et peu lui importe, évidemment, puisque seule compte pour elle la peur qu'elle inspire.



Un moment plus tard, mon plafond se met à vibrer. D'au-dessus j'entends la porte, que Maurice a fermée à triple tour, fracassée à coups de botte par les soldats qui se ruent dans l'appartement. Les cris, la voix de Rolande qui hurle *arrêêêtezzzz, mais qu'est ce que vous voulezzzzz ?*, la valse des meubles renversés, la vaisselle qui s'envole dans la rue et qui s'éparpille en mille miettes de porcelaine sur le trottoir. Le bruit est si fort, là-haut, qu'on dirait qu'ils